

## Entre la grâce et l'effroi : Résistibles identités plurilingues

Patrick Dahlet  
Ambassade de France à Mexico  
Université des Antilles et de la Guyane, ISEF/CRILLASH



Synergies Monde n° 5 - 2008 pp. 69-82

**Résumé :** *En contraste avec une certaine vision euphorique de la fusion des uns et des autres dans la coalition plurilingue, on souligne que les identifications plurilingues sont pour beaucoup - les plus nombreux - une forme de la dépossession et de la coupure de soi (par une pratique linguistique qui s'énonce en lieu et place d'une langue première sans office public, voire qui implique de renoncer à l'idée même de langue - mère). C'est du vécu de ces tensions, d'un vécu assumé, que dépendent en grande partie le sens et la validité des identifications plurilingues, à condition bien sûr qu'elles soient prises en compte dans l'offre de formation en langues. Ni l'institution, ni l'enseignant ne sauraient ignorer ce qui se débat, se compense ou se renoue dans les subjectivités de langage, au creux des multiples variétés linguistiques qu'ils sont censés étayer, sous peine de ne pas répondre à l'histoire que les sujets engagent dans le temps pour changer de la formation et si l'on veut contribuer à ce que le pari sur les vertus du plurilinguisme s'exerce au bénéfice de la reconnaissance des impératifs créatifs et expressifs des langues d'auto-identification qui s'y trouvent (re)coupées.*

**Mots-clés :** plurilinguismes, sujétions, tensions, (trans)formations.

**Abstract :** *In contrast with a certain euphoric vision of many people's merger in the plurilingual coalition, we stress that the plurilingual identifications are, for many, a form of the dispossession and of the cut of himself (through a language practice which enunciates himself in place of a language without first public office, or that means giving up the very idea of language - mother). This is the lived experience of these tensions, of an experienced assumed that depend largely on the meaning and validity of the plurilingual identifications, as long as they are reflected in the availability of languages formation. Neither the agency nor the teacher could ignore what is in discussion, what will be renewed in the language subjectivities, in the hollow of the many varieties language they are supposed to support, under penalty of not responding to the history that speakers engage during the formation's period, in order to change his training, and, too, if it is wanted to ensure that the bet on the virtues of multilingualism occurs in the benefit of the recognition of creative and expressive demands of languages of self-identification thereon (re)cut.*

**Key words :** plurilingualisms, constraints, tension, (trans) formations.

## Introduction

### Le plurilinguisme, notre utopie

Indubitablement le plurilinguisme est notre utopie. A ce titre, comme toute utopie, il met en scène les meilleurs déterminants de l'éducation et de la société humaines : facilités d'accès de tous à un grand nombre de variétés linguistiques et rationalisation de leur gestion à travers la dé-segmentation de leurs apprentissages ; éclairage de la vivacité et de l'unité de l'humaine condition, racontée par les retournements relationnels des langues, et par suite, garantie de *tolérance*, de *solidarité* et de *paix*.

On ne peut que partager cet engouement. Qui peut nier que l' utopie, en inscrivant la diversité linguistique en pivôt d'une entente commune à construire, soit bonne, voire salvatrice pour la motivation de notre agir ?

Le problème n'est pas là. Il est que dans le cas de notre utopie plurilingue la distance à l'égard de la réalité ne paraît guère tenue pour pertinente, comme si sa promesse de croissance expressive réciproque avait par une énergie créative intrinsèque, la capacité d'attribuer au signifiant plurilingue des vertus identitaires irrécusables et de convertir le rêve en réalité.

Force est de constater ainsi que notre désir de langues pour tous s'accompagne d'une tendance à applaudir et à louer le plurilinguisme pour lui-même, comme si le contraire du monolinguisme, qui fait aujourd'hui l'unanimité contre lui dans la communauté politico-éducative (généralement sans trop de distinction, notons-le, des langues et lieux concernés), était nécessairement en soi un bien pour soi. Or on ne le sait que trop - et c'est ce qui rend d'autant plus paradoxale notre foi dans le bonheur plurilingue annoncé - , l'harmonie plurilingue est loin d'être le cas général, ni de faire l'unanimité d'ailleurs.

Si la respiration plurilingue peut être légère et enjouée, elle est le plus souvent lourde, jusqu'à devenir vite écrasante. Le passage d'une langue à l'autre est douloureux, quand il se fait sur un territoire, violé dans son intimité géoculturelle par l'occupation d'une langue plus puissante. Il peut être explosif quand il se fait dans des langues qui s'effondrent et dans un paysage subjectif qui chancelle ou se brise, parce que le silence rentré et désespérant de ses langues ne laisse au locuteur que le goût amer de la perte du sens.

En contraste avec une certaine représentation fonctionnellement et consensuellement pacifiée, voire angéliste, de l'expérience plurilingue, je voudrais donc mettre l'accent ici sur les affects identitaires et l'horizon de violences que cristallise le vécu plurilingue pour le plus grand nombre: quand, à la charnière de l'imaginaire et du réel, il est intimé à chacun comme la contre-expérience énonciative de ce qui fonctionne dans son histoire comme des langues autres, posant alors des subjectivités qui ne se voient précisément pas comme des identités, ou seulement épisodiquement par effraction.

Les deux points de vue - l'attente de la concorde plurilingue et la nécessité de voir les antagonismes liés à son incorporation individuelle -, ne sont pas

incompatibles, bien au contraire, oserais-je dire. Concevoir les identités plurilingues à l'échelle des personnes comme un lieu de tensions, potentiellement conflictuelles, a toutes les chances de rapprocher beaucoup plus de l'adhésion plurilingue que d'en éloigner. Atteindre ses degrés de violence dans la réalité de ses pratiques, c'est peut-être en effet se donner les moyens de commencer à voir comment la jubilation peut l'emporter sur la violence de la relation.

Dans cette optique, si mon propos revendique un effet, c'est celui de contribuer à faire éclater la chaîne d'associations qui fait du plurilinguisme, sans reste, un vecteur d'enrichissements, ce qui, bien loin évidemment d'en restreindre la nécessaire extension, est simplement une manière de participer à sa promotion sur une base lucide : accepter l'alchimie du plus petit commun dénominateur et lui frayer une voie dans le langage de tous, sans se laisser réprimer par lui.

### **Un principe de tremblements**

En dépit de l'intentionnalité d'un plurilinguisme équitable, et des avancées en ce sens, son économie continue à avoir des effets matériellement et symboliquement destructeurs, jusqu'à être identitairement meurtriers. L'explication, à laquelle on se tiendra ici, est que, si la conscience des valeurs de l'hybridation expressive et créative, qui porte le plurilinguisme comme projet, est certes indissociable d'une histoire institutionnelle, et de sa matérialisation juridique et gouvernementale en particulier, elle en dépasse aussi largement les seuils. C'est une conscience qui relève d'une histoire subjective qui, pour exister, doit s'enraciner dans l'ensemble de la société, c'est-à-dire dans les trajets et les changements plurilingues singuliers de ses membres. Ce qui est aussi bien une façon de dire que tout discours sur les identités plurilingues ne saurait faire l'économie d'interrogations sur le sens qu'elles prennent dans le sens même de l'histoire de chacun.

Or ce sens est potentiellement antagoniste. L'identitaire plurilingue prend toujours la forme d'un conflit. Il peut être plus ou moins désespéré, jugulé ou sublimé, mais il n'en est pas moins régulièrement une forme de la coupure : affirmation de l'autre langue et de l'autre dans ma langue comme ce qui me réprime en niant mes ancrages et mes pratiques. C'est pourquoi la conviction que le plurilinguisme peut être un facteur de paix et d'unité de développement, ne doit pas dispenser d'explorer les tensions, associées à sa conquête, et les décompositions, voire les destructions que peut masquer sa glorification même, quand il confine à la détention linguistique dans le langage le plus puissant : « D'habitude c'est le vaincu qui apprend la langue de son vainqueur » (Todorov, 1982, p. 275).

Certes, les identités plurilingues peuvent se nouer dans un « en commun » effectif des langues qui les traversent. Il y a bien sûr des plurilingues heureux. Ce sont ceux qui, combinant compétences communicatives et identifications positives avec les répertoires linguistiques et culturels de deux ou plusieurs communautés, convertissent leur vécu plurilingue en un potentiel harmonieux d'auto-estime et d'auto-réalisation au sein de leurs sociétés d'appartenance. Ils se rencontrent partout, dans le champ de la fable comme dans celui du discours ordinaire.

Du côté littéraire, les consécration du plurilinguisme comme art de mieux se raconter et de mieux coïncider avec la conscience qu'on peut avoir de soi et du monde, ne manquent pas. C'est François Cheng, académicien français, d'origine chinoise, qui dit son « enchantement à chaque fois que la symbiose /.../ se réalisait comme par miracle » entre ses deux langues » (2002, p. 8) ou encore Natalio Hernandez, président de l'académie mexicaine des écrivains de langues indigènes, qui déclare : « La relación de armonía interior entre el español y el nahuatl, me llevó a descubrir que la diversidad cultural y lingüística es la mayor riqueza con que cuenta la humanidad hoy en día » (2007, p. 8) (trad. « La relation d'harmonie intérieure entre l'espagnol et le nahuatl m'a fait découvrir que la diversité culturelle et linguistique est la plus grande richesse que possède l'humanité aujourd'hui »).

Ce sentiment de coïncidence fondamentale, le locuteur du langage quotidien en livre aussi de nombreux témoignages, à l'exemple de John, jeune franco-brésilien, qui affirme que « le français et le portugais pour moi dans ma tête sont devenus une seule langue », de la franco-chilienne, Ana Maria, quand elle considère que « je pense que ma langue restera toujours l'espagnol, mais que c'est avec plaisir que j'adopte le français comme seconde langue », ou encore du franco-créole, Julien Constance, gendarme martiniquais, qui dit du créole et du français que ce « sont les deux langues à l'intérieur desquelles j'évolue très à l'aise, très à l'aise ».

Mais, en dépit de toutes les formulations d'un plurilinguisme intimement abouti qu'on peut entendre, il faut admettre que les locuteurs qui parviennent à gérer sereinement leurs déplacements linguistico-culturels sont loin d'être majoritaires. S'il est vrai que nombreux sont ceux qui dominent techniquement des langues différentes (ne serait-ce que parce que c'est le plurilinguisme, et non pas le monolinguisme, qui définit le cadre canonique de la communication humaine), bien plus réduit est le nombre des sujets ou des communautés bilingues qui conquièrent harmonie intérieure et reconnaissance sociale.

Pour que cette conciliation plurilingue puisse être atteinte, il faut une conjoncture socio-linguistique favorable et / ou une volonté d'intégration très forte. Or un tel contexte n'est pas fréquent. Ce qu'on trouve, c'est dans le même mouvement, on le sait, à la fois le plurilinguisme et une répartition fonctionnelle et subjective hiérarchisée des langues, autrement dit la mise à disposition de certaines pour des usages dominants et complets, et d'autres pour des usages partiels et restreints.

Partout, il y a des langues marginalisées et, en conséquence, des locuteurs discriminés, parce qu'ils sont de ces langues-là et qu'ils ne maîtrisent souvent que très partiellement (et quand ce n'est pas le cas, la collectivité dominante peut feindre de croire que cela l'est) la langue officielle obligatoire pour bénéficier de la scolarisation et faire valoir sa citoyenneté. Ces inégalités socio/cognitivo/fonctionnelles des composants plurilingues génèrent alors des identités qui se caractérisent, au mieux par l'insécurité ou le flottement des repères, comme l'illustre avec beaucoup d'acuité cette réflexion de José Ramirez, maître maya : « yo no sé como hablar bien mi lengua, de mi lengua, como bien evaluar

las performancias de mis alumnos, y aparte en español tampoco » (trad. « je ne sais comment bien parler ma langue, de ma langue, comment bien évaluer les performances de mes élèves, et en espagnol d'ailleurs pas non plus »).

Mais au-delà de l'inquiétude de ceux qui ne se sentent chez eux, *en su casa*, dans aucune de leurs langues, la hiérarchisation des langues qui ressort dans l'expérience plurilingue, peut constituer un concentré au mieux flou, au pire déstructurant et destructeur, de tensions contradictoires, de ségrégations, et de combats.

Un regard sur deux fragments d'auto-représentations de plurilingues suffit à démontrer, si besoin est, la profondeur et les torsions de cette dissonance. Ils nous sont donnés, le premier par Julien Constance, déjà cité, et le second par M. Labonté, amérindien Palikur et leader communautaire, de Saint-Georges de l'Oyapok en Guyane française.

Le discours singulier de Julien livre un raccourci saisissant de la manière dont peut se faire jour, difficilement, un registre bilingue. De fait, Julien Constance, qu'on vient d'entendre assurer son bonheur bilingue, franco-créole, dénie dans le même discours que le français le symbolise (« le français n'est pas ma langue, le français n'est pas ma langue, le français vient d'Europe, je ne suis pas européen, à aucun moment je ne suis un européen, dans l'esprit peut-être, mais dans les faits non. »), tout en donnant à la question de savoir dans quelle langue il s'exprime le plus facilement la réponse suivante, si brutalement basculante : « c'est les deux les deux euh incontestablement et et je dirais le français parce que nous avons tellement parlé français pendant des millénaires que euh des fois je je je parle le créole en français je francise le créole ce qui veut dire que le le français est la langue dans laquelle je m'exprime le mieux voilà des fois j'écorche mon créole au profit du français » (*traits d'oralité conservés, comme dans toutes les autres citations*). On voit, dans les perturbations paradoxales de cette réponse, où la langue admise, quelle qu'elle soit, créole ou français, est irréductiblement aussi la langue démise, d'une histoire oblitérée par l'autre, à quel point le processus d'identification plurilingue peut s'avérer comme béance ou suture de connexions impossibles ou assujettissantes, associées au sentiment plus ou moins déstabilisant d'un dédoublement de soi, voire d'une schizophrénie subjective, parce que fondée sur du manque, le manque du créole ici, même si ce manque ne fonde pas toujours le désir.

M. Labonté offre un autre témoignage de ce qui se reprend, plus ou moins gravement, comme vides et non dits sur les origines et la stigmatisation sociale, dans une trajectoire plurilingue, quand elle éclate dans l'urgence et la précarité d'une migration, interne ou externe. Des quatre langues qu'il parle (palikur, créole, français et portugais), sans compter les versions composées de leur mouvance, M. Labonté dit en effet que c'est « le français qu'il trouve la plus jolie », tout en estimant qu'il « ne réussit pas à parler français ». Alors qu'il maîtrise fort bien quatre langues, dont le français, M. Labonté ne se considère pas comme sujet parlant ce français, que pourtant il parle, comme si son histoire rendait son identification à cette place-là, insatisfaisante, épuisante ou impossible, comme le révèle la fracassante ambigüité de sa manière de se

revendiquer plurilingue : « malgré on on est les indiens, mais on parle plusieurs langues sans avoir de l'école ». Où l'on voit que le désir d'une langue - « moi je dis toujours j'ai rêvé pour le français » ajoute par ailleurs M. Labonté - et la qualité notable d'être au moins quadrilingue, qui plus est conquise sans l'aide de l'institution éducative, et dont on attendrait des transitions positives, continuent à renvoyer à une image de soi entachée de doute et désappropriée de la prise que le sujet s'est donné sur sa propre histoire.

A côté de ces guerres internes à la subjectivité plurilingue, entre un univers linguistique et mental, perçu comme originel, et un univers d'emprunt qui ignore la vérité de la demande que lui fait cette perception, il y a, on le sait, toutes les guerres qui se livrent entre individus et communautés, pour la survie, l'extension ou la domination de leurs modèles de langues et de cultures, comme l'atteste cet extrait du récit de la vision indienne de la conquête, où l'adresse en langue étrangère camoufle et anticipe la déflagration du canon : « Le dijo en lengua extraña ; le dijo en lengua selvaje : - Tenga confianza Motecuhzoma, que nada tema. Nosostros mucho lo amamos. /.../ Y asi las cosas, luego se disparo un cañon /.../ Dominaba en todos el terror, como si todo el mundo estuviera descorazonado » (trad. « Il l'avait dit en langue étrangère ; il l'avait dit en langue sauvage : - Aies confiance Motecuhzoma, ne crains rien. Nous t'aimons beaucoup. /.../ C'est ainsi que cela s'est passé, bientôt le canon se déchaîna /.../ Tous étaient terrorisés, comme si le monde entier était déchiré » (Portilla, 2005, pp. 66-67)

### Qu'y a-t-il à réparer ?

Où rencontrer une place, une langue entre les langues qui nous supportent, quand on a le sentiment d'avoir été transbordé, sans pouvoir rien y faire, d'une langue dans une autre, les deux peut-être également redoutables, l'une par sa faiblesse, l'autre par sa puissance ? « Il y a trop de langues » m'a confié Edmond, étudiant de l'ENS de Port-au Prince.

A cet égard, c'est toute rationalisation plurilingue de soi, y compris la plus apaisée et la plus reconnue socialement, qui peut être conçue comme s'enlevant sur une dose insoupçonnée de frustrations ou de souffrances.

Tout en s'identifiant au et en français - « corps et âme, je vis en français », Julia Kristeva affecte irréductiblement aussi à cette identification le sens d'une souffrance dans une formulation fulgurante - « France, ma souffrance », qui loge le signifiant du pays de sa langue de création au cœur du vide qu'il remplit. De l'autre côté de l'histoire, l'harmonie bilingue dont résonne aujourd'hui Natalio Hernandez, on l'a vu, est aussi une réplique à une dépossession et à des absences : « Mis primeros poemas en lengua nahuatl me llevaron a un conflicto interior. En la medida en que fui escribiendo en mi lengua materna, empecé a tomar conciencia de que el español había desplazado mi lengua materna, la lengua nahuatl. Sentía que andaba un intruso dentro de mi » (trad. « Mes premiers poèmes en langue nahuatl m'ont conduit à un conflit intérieur, j'ai commencé à prendre conscience que l'espagnol avait déplacé ma langue maternelle, la langue nahuatl. Je sentais qu'il y avait un intrus en moi » (2007, pp. 7-8).

On voit se dessiner le même sentiment de carence dans l'expérience plurilingue ordinaire, à des places et à des degrés d'intensité variables. Cela va, dans les témoignages recueillis, du sentiment de l'oubli conjoncturel, mêlé de culpabilité, de la langue présentée comme maternelle, comme dans le cas de notre jeune franco-brésilien, John, établi en Martinique, qui révèle que, quand il séjourne au Brésil, il se surprend à s' « excuser je parle mal le portugais » et à exprimer « la volonté de vouloir réapprendre le portugais correctement pour pas qu'on à chaque fois venir m'aider » (sic !), au sentiment du déficit conceptuel de sa langue première que ressent par exemple Sonia, étudiante franco-créole de Guadeloupe : « il y a des domaines dans lesquels je peux m'exprimer en français et beaucoup plus difficilement en créole /.../ tout simplement parce que bon /.../ la langue créole n'est pas équipée pour », tout en affirmant au préalable : « je peux aussi bien m'exprimer en français qu'en créole ».

Encore une fois, il faut relever à quel point l'identification plurilingue définit un espace de failles dans le paradoxe, puisque l'équilinguisme expressif, revendiqué par Sonia, s'accommode (de) la forme du vide qui revient au créole.

Entre le rationnel et le fantasme, la grâce et l'effroi, ces carences, on le sait, peuvent donner d'irréductibles béances, quand il s'agit d'accepter que ce qui est devenu vide ne pourra plus jamais se remplir, comme on le pressent dans l'aveu si déconcertant de Regina, enfant de famille brésilienne née il y a 14 ans en Guyane, en exergue de ce travail : « Ma langue c'est le brésilien, seulement je (ne) la sais pas », auquel fait étrangement écho, à l'autre bout de la déconstruction, la fameuse déploration de Derrida : « La seule langue que je parle n'est pas la mienne, ni une langue étrangère » (1996, p.18). Où l'on s'aperçoit que la consistance identitaire d'une langue pour un sujet peut être forte au point de justifier la permanence d'un lien consubstantiel en présence d'un savoir effrité ou en l'absence même de tout savoir.

Remarquons incidemment que ce n'est pas seulement le cheminement plurilingue qui assigne du vide à la place du savoir, qu'il s'agisse de celui d'une langue désertée ou d'une langue pas encore disponible. Toute expérience d'une nouvelle langue, et donc tout apprentissage de langue étrangère ou seconde en particulier, est une façon d'engager son sujet, précisément parce qu'il ne se trouve plus naturellement parlant, à accepter de savoir qu'il ne sait pas parler et que l'autre sait qu'il ne le sait pas dans les mots qui doivent justement le former : « comme je te l'expliquais tout à l'heure », insiste Virginia, chilienne arrivée en Martinique, « j'ai passé au Chili par l'Alliance Française parce qu'il fallait habituer mon oreille /.../ que c'est très différent le français est plus difficile /.../ y avait des choses que je ne comprenais rien parce que pour moi ils sonnaient tout pareil /.../ ah oui y avait des mots que j'arrivais pas à les distinguer parce que les four les fur les feu pour moi c'était pareil tu comprends j'arrivais pas et c'était trop difficile ».

Ce que démontre à l'envi, s'il le faut, et à la suite des formulations antérieures du doute de plurilingues sur leur(s) étant(s) de paroles, cette insistance d'une adulte sur l'opacité d'un savoir, qu'elle date significativement de l'enfance (et du montage de laquelle elle devient dépendante puisqu'elle l'aura elle-même

construite), c'est que le devenir plurilingue n'a rien à voir ni avec l'infinie fragmentation des hommes et des sociétés, agitée par ses détracteurs, ni avec la métaphore optimiste et logiciste du bonheur individuel et social que produirait naturellement l'addition de l'un(e) et de l'autre (langue) au sein de chaque sujet.

## Un champ de compensations

C'est toujours du point de vue d'un sujet (de langues en discours) qu'il existe d'autres sujets et d'autres mondes, en lui, et qui (in) définissent ses identifications comme un rapport ininterrompu de compensations contradictoires.

Les exemples abondent de bilingues créole / français qui, tout en entérinant, comme on l'a déjà vu, la domination, y compris conceptuelle, de la deuxième langue sur la première, la renversent symboliquement, dans le cadre de ce qui n'est en fait qu'une illusion, de manière compensatoire, basée sur une valorisation non plus objective (l'opinion dominante, numériquement et / ou socialement) mais subjective, du ressort de l'affectivité. C'est ainsi que Julien Constance, tout en revendiquant, comme on l'a déjà observé, une égale facilité d'expression dans ses deux langues - « c'est les deux langues à l'intérieur desquelles j'évolue euh très à l'aise très à l'aise », oppose le français et le créole en un antagonisme *langue imposée / langue véritable* - « mais absolument le français c'est une langue qui m'a été imposée comme la France s'est imposée ici » / « c'est dans la langue créole que je me suis exprimé le premier ce qui m'avait valu le première fessée de ma vie parce que nos parents /.../ c'était pour nous obliger à / de nous condamner à parler français /.../ ma langue véritable par contre c'est le créole » - , d'où résulte finalement l'association du créole à une quête, manifestement inassouvie depuis qu'il cohabite avec le français, d'identité propre : « notre créole est tellement coloré est tellement délicieux délicat que quand on a dit quelque chose en créole c'est tellement bien imagé il n'est pas besoin de l'expliquer en français ».

C'est dans le même sens que, tout en posant sur le français un acte d'appropriation, pas aussi habité qu'elle le dit, si l'on tient compte des retournements de la détermination (le français *ma*, puis *une langue* et enfin *la langue officielle de Haïti*) - « ben si quelqu'un me demande ma langue je lui dirai euh français parce que jusqu'à un certain temps euh ma langue le français a toujours été une langue euh a toujours été la langue officielle de Haïti », Rose Bazelais, haïtienne vivant en Martinique, s'invente un signifiant à la vertu personnelle irrécusable : « ma langue, c'est le français mais je je j'exprime mes pensées, mes sentiments beaucoup mieux en créole /.../ et pouki pas ».

Face à la langue d'eux français, est affirmée la langue de nous créoles, avec d'autant plus d'émotion et de ténacité que son champ de compétences est restreint. Inscrivant en creux la perte de l'idiome identitaire et le sentiment de se perdre avec lui, le manque est retourné en désir dans un scénario qui hallucine d'une certaine façon l'existence d'une langue de légende : « ah non ! le vrai breton, c'est ici que vous le trouvez , c'est dans le Finistère » (Yves, 55 ans, breton du Morbihan).



Si on s'enfoncé ainsi dans le labyrinthe des filiations et des ascendances, c'est l'imaginaire du vrai lieu qui pointe, celui de la langue suprême qu'on ne peut jamais (re)trouver mais qui est toujours à l'horizon, langue des origines qui peut tout traduire, parce que soustraite à l'usure du temps elle donne instantanément et dans le même mouvement les mots avec les choses: pour cet élève anglophone *écrabouiller* c'est mettre des *crabes en bouillie* et pour ce professeur brésilien qui l'explique à ses élèves l'*éclipse* est tressée de *clips* (port. *clip* = fr. *trombone*) (cf. sur l'articulation du réel à l'imaginaire, Dahlet, à paraître).

Autant dire qu'entre l'imaginaire comme rapport de (mé)connaissance indéfiniment intim(is)é à La Langue où résonne du *lalangue* lacanien, l'"intégrale des équivoques" (1973, p.47), et l'idéologie, au sens où l'entend Althusser (1976, pp. 67-126), comme rapport de (mé)connaissance indéfiniment historicisé à ma langue et aux langues, la frontière est terriblement poreuse et ténue: « *Francês é uma lingua diferente interessante. Apesar de eu não saber nada* » (Rubem, élève de FLE, Oiapoque, état brésilien de l'Amapa - Trad.: « Le français est une langue différente intéressante. Même si je n'en sais rien »).

Pour tout locuteur, et en particulier celui qui est en perte de langue, il existe forcément une place où la langue est aboutie, plus aboutie que la sienne. Vouloir aboutir à la conscience de soi par la conscience d'une langue parfaitement réalisée, c'est en fait la quête de tout sujet à jamais divisé comme effet(s) de langage(s), dans la formulation de Lacan (1966, p. 292) mise ici au pluriel, celle aussi de toute culture européenne après Babel, voire du genre humain tout entier, perpétuellement à la « recherche de la langue parfaite » décrite par Umberto Eco (1994).

La compensation, notons-le, peut s'exercer aussi à rebours. Plus on s'éloigne de l'énergie matricielle de la langue primitive - « *Las plantas, los animales, los productos del campo, las estrellas, el cosmos, todo, absolutamente todo, tenía un nombre y una relación con nuestra vida social comunitaria. /.../ toda la vida social de la comunidad transcurría en la lengua nahuatl, mi lengua materna* », atteste Natalio Hernandez » (trad. « Les plantes, les animaux, les produits des champs, les étoiles, le cosmos, tout, absolument tout, avait un nom et une relation avec notre vie sociale communautaire. /.../ toute la vie sociale de la communauté se déroulait en langue nahuatl, ma langue maternelle ») -, moins elle s'hyperbolise, langue et sujet alors désinvestis d'eux-mêmes et de leur origine mythique, délabrés par leurs errances à travers les langues des autres. Démise de son accroche d'origine, la langue est déchue de sa légende. Le lit d'un fleuve peut suffire à cette déchéance. A Saint-Georges, sur le bord guyanais de l'Oyapok, qui la sépare de son pays, Margarida, migrante brésilienne, vit son portugais d'origine entaché de suspicion : « *aqui as pessoas falam mete mete mete eles es so assim que eles usam essa palavra mais pra pornografia /.../ mete a gente quase não usa /.../ no Brasil /.../. Por isso que eu falo as vezes o português aqui fica até ridículo* » (trad. « ici les gens disent *mete mete mete* c'est seulement comme ça qu'ils utilisent le mot plus pour la pornographie /.../ *mete* on ne l'utilise quasiment pas au Brésil /.../ C'est pour ça que je dis que parfois le portugais ici il peut être ridicule »).

Qu'ils révèrent l'état premier ou méprisent l'état second de leur langue, ils sont nombreux, ces locuteurs plurilingues, qui convertissent, intentionnellement ou non, leur pratique en hallucination. Le plurilinguisme est bien, à l'échelle de ses sujets, un processus étrange et dissonant qui versé au dossier souvent monocorde de la communication, donne à sa problématique tout le relief de son dialogisme.

## Conclusion

### Agir sur le vide

Les dividendes du plurilinguisme, ce sont d'abord et en fin de compte la croissance expressive des sujets qui le portent et le vivent, et la liberté qui en découle. Si la distinction conceptuelle du *multilinguisme*, comme considération de l'extension et de la différenciation de la variété des langues sur un territoire, et du *plurilinguisme*, comme mesure de l'ampleur de la variation des langues au sein des individus, a pour moi un sens, c'est bien celui de faire relever l'exercice de la diversité linguistique de l'observation de son jeu subjectif.

Faut-le rappeler ? On ne naît pas plurilingue. Chacun doit donc être éduqué pour pouvoir partager et apprécier un mode de parler et d'agir ensemble, qui ne satisfait pas forcément la tendance spontanée de tout un chacun à se préserver de l'autre pour se protéger soi. Le plurilinguisme nous prend, plutôt qu'on ne le décide. De même qu'on ne décide pas d'avoir telle ou telle personnalité, on n'est pas la source de son plurilinguisme, sans qu'on puisse dire non plus qu'il vient tout fait d'ailleurs ou qu'il est tout à fait en nous sans nous - d'où les limites de toute entreprise d'inculcation pédagogique, dans le domaine, même la plus conviviale et la plus créative, en un mot la plus éloignée de la « leçon ».

De cette emprise plurilingue, chacun donc fait des expériences elles-mêmes différentes et qu'il accentue et met en discours de façons singulières : comme approximation ou comme incompréhensible, comme transparence perturbante ou opacité fascinante, et en fonction de cela comme pratique à réduire au maximum à la dualité exigée du moment - Langue maternelle / Langue officielle ou Langue maternelle / Langue étrangère (anglais) - , selon qu'on vient d'ailleurs ou non, à écarter (cf. le blocage devant l'apprentissage d'une LE), ou au contraire à cultiver.

Dès lors, comprendre comment des sujets le vivent, à partir de ce qu'ils en disent, devient aussi urgent que de redéfinir l'objet dans un cadre conceptuel et curriculaire qui opérationnalise la variété de ses fonctions, de ses rythmes et de ses figures. La prise en compte de ces histoires et de leur soif de places ne livre pas, par définition, de révélations (par rapport à quelles représentations de la non-coïncidence linguistique à soi ?), ni n'induit de règles : le constat de décentrations et d'affrontements, comme chacun le sait, ne dit pas pour autant comment faire, mais il oblige du moins à remonter un peu plus avant son enchaînement plurilingue, pour n'avoir pas à le saisir trop tard, quand il ne s'agit plus que de le contenir ou de le réduire.

Par là on entre de plain pied dans la problématique de l'articulation de la connaissance plurilingue à la reconnaissance réciproque des sujets qui consentent à s'y former et donc dans l'anticipation du processus d'éducation plurilingue comme ferment majeur de tensions d'auto et d'hétéro-identifications. C'est autant l'enseignant que l'apprenant qui auront à négocier tout ce mouvement d'oscillations conflictuelles, qu'on a essayé de démarquer, entre identités réelles et rêves, virtuelles et attribuées, assignées et élues.

Et quand les identités qui prennent (ré)forme dans l'apprentissage, sont la partie émergée d'une histoire collective ou individuelle difficile, qui a précisément rendu leurs définitions insatisfaisantes ou harassantes, voire impossibles, on comprend à quel point la formation en langues doit s'apposer à la scansion subjective et s'enraciner dans les représentations que celui qui apprend se fait du savoir, de son vécu et des mobiles qu'ils cachent.

S'il est vrai que les mayas ont tout à gagner à accéder à l'espagnol sans renoncer à leurs langues d'auto-identification (à leurs racines ?), encore faut-il que les conditions subjectives de ce bilinguisme soit réunies. Quant aux hispanophones d'établissement, c'est bien par un retour aux fondations amérindiennes de leur pays qu'ils accéderont à une conscience de leur indépendance nationale et de leur légitimité à l'exercer face aux grandes manœuvres du libre-échange continental. Mais leur subjectivité est-elle disposée à admettre la validité de ce point de vue et des recompositions identitaires qu'il implique ? Rien n'est moins sûr.

La mise en situation d'apprentissage plurilingue suppose ainsi qu'on ne la saisisse pas seulement sous l'angle fonctionnel du maintien ou de l'amélioration de la compétitivité communicative. Mais bien aussi sous celui du dénouage qui l'autorise. Car entre la langue qui n'en finissait pas de ne pas s'apprendre et ces langues qui maintenant n'en finissent pas de s'apprendre, il y a cette torsion cruciale qui la signifie: la fin de ne pas apprendre cette langue et le désistement qui la conditionne. Masquée le plus souvent comme tel, cette torsion, qui est aussi souvent une demande de survie, est pourtant à l'inauguration de tout apprentissage, ce qui persiste dans son fil avec la fermeté muette d'un socle, d'un discours rabattu sur lui-même et se défendant d'entraîner dans son battement les nouvelles langues qui se présentent.

Et c'est un fameux renoncement que celui-là, tellement enfoui et si peu dicible, que la réflexion sur la formation en général, et sur la formation en langues en particulier, ont du mal à le prendre en compte: abdiquer de s'entreprendre seulement dans une langue, abdiquer des faux savoirs sur soi et sur l'étranger à soi qui étaient venus opportunément se loger à la place laissée vide par l'absence des langues de l'autre, accepter de mettre quelque chose de nouveau à la place de ce qui faisait fonction de connaissance de l'autre et par contrecoup de soi. Qu'elle soit ou non l'expression d'un désir, toujours sur fond de manque, cette (ré)formation de soi dans les écarts déterminants des contacts de langues vient par définition remplir un vide, plus ou moins béant, et plus ou moins soupçonneux aussi, selon l'histoire avec laquelle on vient, à l'idée de ce savoir qui va prendre la place de ce qu'on ne sait pas, de ce qu'on ne sait plus ou de ce qu'on ne sait pas encore assez.

On apprend des langues et on se prend à (n)être qu'en langues quand on congédie l'attente de n'en parler qu'une et de s'entendre parler par elle dans le même ordre de tousjours.

Cet abandon fondateur instruit une problématique de la formation en langues qui ne se représente pas comme positive, mais bien comme l'inscription de la progression communicative dans l'épaisseur d'un creux : le manque à se vivre et à parler qui accompagne, comme on a voulu l'éclairer, toute incorporation personnelle et sociale plurilingue. Le plurilinguisme représente d'abord la dualité : autrement dit moi et l'autre, et non pas un ou/et deux. Il est donc nécessairement démembré par le sens attribué à ce rapport interlinguistique inégal en ce qu'il maintient présent, dans le même espace temps, ce qu'il y a à apprendre et à oublier, à défaire, à faire et à refaire. Dans tout plurilinguisme, il y a en somme une position d'auteur, illusoire assurément et indispensable peut-être, à rétablir.

Loin de devoir minorer ou méconnaître le conflit linguistique, et souvent social, qui partage usagers d'une langue dominante et usagers d'une langue dominée, et l'inquiétude existentielle qui peut bouleverser ces derniers (il n'est pas facile pour les héritiers que nous sommes d'une tradition philosophique qui rationalise la construction identitaire à partir d'une substance subjective permanente, toujours active, par-delà toute hétérogénéité, de se voir comme une configuration de lignes de fuites qui échappent aux stratifications et ouvrent à chaque instant sur d'imprévisibles nouvelles fluctuations subjectives), tout projet éducatif, s'il veut être l'instrument d'une mutualisation effective des biens et des connaissances à travers les langues, doit ainsi commencer par mettre en lumière les contradictions et les fractures qu'implique l'expérience de langage plurilingue, les rapports de force qu'elle mobilise et renoncer au rêve, émouvant et inopérant tout à la fois, de la fusion intra et intercommunautaire.

Fonder le plurilinguisme en ce rapport de violence, sourde ou déclarée, implique de reconsidérer les bienfaits que tout naturellement on a tendance à lui prêter : accepter de ne pas le louer en lui-même ; le saisir, ni comme juge, ni comme étalon du devenir, mais comme ouvrier d'un certain espace de confluences des accentuations différentes du vivre humain, et de *réautorisations* identitaires, comme renvoyant à de nouvelles façons, encore indécidables, de se localiser ensemble.

Au sein des sujets, le plurilinguisme est à éprouver alors dans une dynamique éducative comme un jeu, dur ou suave, mais plutôt difficile que délicieux, entre des dimensions qui ne se recouvrent pas. Ou plus exactement, dont la signification est dans le non-recouvrement, la tension en question. Corrélativement une situation plurilingue, institutionnelle ou individuelle, n'est pas une situation où il n'y a pas de conflit, mais où il est attendu qu'il y ait des conflits, mais aussi, précisément, qu'on puisse en discuter, puisqu'on est supposé commencer à avoir en commun des langues pour. En tout cas, maintenir éducativement vive la question de la tension, c'est aussi refuser de poser comme inévitables les effets perturbateurs et destructeurs de la coupure qu'elle introduit.

Le plurilinguisme - les plurilinguismes, faudrait-il dire sous le pression des trajets singuliers qui en dessinent les contours - c'est immanquablement du mixte et du croisement, avec tous les clivages et les ruptures, mais aussi tous les enrichissements et les inventions que peut engendrer une mixité non ordonnée, à partir de quoi on peut espérer, moins idéalement mais plus praticables peut-être, imaginer et fabriquer des ponts entre communautés.

## Bibliographie

- Archibald, J. & Chiss, J.-L. (éds) (2007). *La langue et l'intégration des immigrants. Sociolinguistique, politiques linguistiques, didactique*. L'Harmattan, Paris.
- Beacco, J.-Cl., Chiss, J.-L., Cicurel, F. & Véronique, D. (éds) (2005). *Les cultures éducatives et linguistiques dans l'enseignement des langues*. PUF, Paris.
- Beacco, J.-Cl. (2007). *L'approche par compétences dans l'enseignement des langues*. Didier, Paris.
- Bernabé, J., Chamoiseau, P. & Confiant, R. (1989). *Eloge de la créolité*, Gallimard, Paris.
- Calvet, J.-L. (1999). *La guerre des langues et les politiques linguistiques*. Hachette, coll. « Pluriel », Paris.
- Castelotti, V. (éd) (2001). *D'une langue à d'autres. Pratiques et représentations*. Presses Universitaires de Rouen, coll. « Dyalang », Rouen.
- Castelotti, V. & Moore, D. (2005). « Répertoires pluriels, culture métalinguistique et usages d'appropriation ». In J.-Cl. Beacco et al. (éds). *Op. cité*, pp. 107 - 132.
- Castelotti, V. & MOORE, D. (2006). « Parcours d'expériences plurilingues et conscience réflexive. Le portfolio européen des langues pour le collège ». In M. Molinié (éd). *Op. cité*, pp. 54 - 68.
- Cheng, F. (2002). *Le dialogue : une passion pour la langue française*. Desclée de Brouwer, Paris.
- Dahlet, P. (2001). « Langues distinctes et langage mutuel », *Etudes de linguistique appliquée*, 121, Didier-Erudition, janvier - mars, pp. 20-35.
- Dahlet, P. (2004). « L'identité à l'épreuve du multiple ». *Synergies Italie*, 1, GERFLINT / Librairie de la francophonie, Saint-Etienne - Aoste, pp. 59-68.
- Dahlet, P. (à paraître). « Imaginario del lenguaje y aprendizaje de lenguas », Conférence inaugurale, in Actas del 6° Coloquio de Lenguas Extranjeras « Enfoques, perspectivas y retos en la enseñanza y el aprendizaje », Université Autonome Métropolitaine (Mexico), 19 - 20.10.07.
- Demorgon, J. (2005). « Une épistémologie sans frontière. Complexité des antagonismes de la nature à l'histoire ». *Synergies France*, 4, Gerflint, Saint-Etienne, pp. 77-109.
- Derrida, J. (1996). *Le monolinguisme de l'autre*. Galilée, Paris.
- Eco, U. (1994). *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*. Seuil, Seuil.

- Galligani, S., Spaëth, V. & Yaiche, F. (éds) (2005). « Contacts des langues et des espaces frontières et plurilinguisme ». *Synergies France*, 4, Gerflint, Saint-Etienne.
- Glissant, E. (1999). *Poétique de la relation*. Gallimard, Paris.
- Hernandez, N. (2005). « Lengua materna, identidad y diversidad ». *Ciencias Humanas Pensamiento y Cultura* « Diversidad cultural. El valor de la diferencia », LOM / CONALCUTA, Mexico, pp. 197 - 205.
- Hernandez, N. (2007). « Dialogo entre mis lenguas : del conflicto a la creatividad ». Communication présentée à la Table-Ronde « Dialogos entre mis lenguas », Libreria Rosario Castellanos - Centro Cultural Bella Epoca, Mexico, 23 mars, 10 p.
- Kristeva, J. (2000). « Ecrire en français ». In B. Cerquiglini, J.-Cl. Corbeil, J.-M. Klinkenberg & B. Peeters (éds). *Le français dans tous ses états*. Champs Flammarion, Paris, pp. 63 - 73.
- Molinié, M. (éd) (2006). « Approche biographique et apprentissage des langues ». *Le Français dans le Monde, Recherches et Applications*. Hachette-Edicef, Paris, janv.
- Moore, D. (2007). *Plurilinguismes et école*. Didier, Paris.
- Morin, E. (2001). *La méthode 5. L'humanité de l'humanité. L'identité humaine*. Seuil, Paris.
- Morin, E. (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Seuil, Paris.
- Portilla, M. L. (Introducción, selección y notas) (2005). *Visión de los vencidos. Relaciones indígenas de la conquista*. Universidad National Autonoma de Mexico (UNAM), Mexico.
- Thual, F. (1995). *Les conflits identitaires*. Ellipses, Paris.